

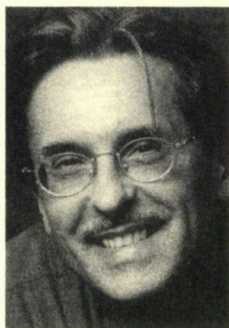
*Alain
Vircondelet*
Journal de
résistance
d'un chrétien
dans le monde

Flammarion

Extrait de la publication

Journal de résistance d'un chrétien dans le monde

Alain
Vircondelet



© Éditions Flammarion / P. Ferbos.

« Quand tout ce à quoi l'on croit, tout ce que l'on aime, tout ce dont on est héritier est menacé, alors il faut résister. À un monde sans repère et déjà barbare, j'oppose ma foi de chrétien.

À la mondialisation qui efface tout, les identités et les cultures, j'oppose la splendeur de ma civilisation.

À la cité planétaire, j'oppose la simplicité de mon village. Au monde des lettres, trop souvent injuste et cruel, j'oppose ma vérité d'écrivain.

À la culture de mort, j'ose opposer la culture de la vie et de l'amour.

Aux tueurs embusqués, j'oppose la sérénité des veilleurs. Ce que j'ai écrit là est donc un acte de résistance, le plus juste moyen de protéger la beauté menacée du monde. »

Alain Vircondelet a publié une quarantaine d'ouvrages parmi lesquels de nombreux succès. On lui doit la publication des retentissants mémoires de Consuelo de Saint-Exupéry et des biographies de Marguerite Duras, Albert Camus, Balthus, Françoise Sagan ou encore Pascal.



FF 8148-03-IX

Prix France : 20 €

Flammarion

Extrait de la publication

**Journal de résistance
d'un chrétien dans le monde**

Alain Vircondelet

**Journal de résistance
d'un chrétien dans le monde**

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2003
ISBN : 9782081293236

*« Le je est politique. Ce qui est apolitique,
c'est la perte de soi.
La perte de sa colère en même temps
que la perte de sa douceur.
La perte de sa haine en même temps
que celle de sa faculté d'aimer. »*

Marguerite Duras

*« C'est important quand on écrit de savoir sur quel
monde on écrit, à quoi on s'oppose,
avec quoi on n'est pas d'accord, dans quelle chanson
ils ne vous embarqueront jamais,
et tant pis s'ils se moquent tout le restant de ma vie. »*

Christine Angot, *Elle*, 18 novembre 2002

Dimanche 1^{er} décembre 2002

Choisir le premier jour de l'Avent pour commencer ce *Journal*. Se fixer une date nourrie de sens pour commencer cette histoire incertaine et aléatoire des jours et des heures qui s'épuisent dans la grande roue du temps et dont j'ai décidé de rendre compte comme une sorte de promesse faite à la vie qui passe, une manière de rattraper ce qui s'efface ou s'écroule si facilement dans sa nuit.

J'ai décidé d'écrire ce *Journal* et de m'y tenir du premier dimanche de l'Avent 2002 au dimanche de Pâques 2003. Entre ces deux dates, j'ignore encore de quoi sera fait le monde, de quelles douleurs et de quel inconsolable je serai atteint, de quelles joies je serai comblé et je prends le risque de ce futur qui s'annonce implacablement, de cette nécessité impérieuse qui est la vie tout bonnement et à quoi je suis astreint de répondre et de réagir, de marquer ma place et mon signe.

Je pense d'abord à Alger ma ville, à ces amandiers de la vallée des Consuls dont Albert Camus a si jol-

ment raconté l'éclosion dans un de ses récits de jeunesse.

C'était juste à la fin de l'hiver, le soleil était toujours doux et voilé d'or. Les mimosas promettaient le printemps et les amandiers, en une seule nuit, gonflés de sève, fleurissaient, des milliers de boutons blancs éclairaient et portaient leurs parfums jusque dans les rues de la ville. C'était donc l'hiver et les amandiers fleurissaient. Mais leurs pétales trop fragiles se flétrissaient en quelques heures. Alors les amandiers veilleurs, qui travaillaient à bas bruit dans l'hiver, couvraient Alger d'une mer blanche, comme une promesse de renouveau.

Dans les récits des Prophètes, l'amandier est déjà là comme source d'espérance : à Jérémie qui déplorait l'indifférence et la perte du monde, Dieu rappelait la vigueur de l'amandier, le *shéged*, l'arbre qui veille en hébreu. « Va de par le monde, lui disait-il, sur les nations et sur les royaumes, pour arracher et renverser, pour exterminer et démolir, pour bâtir et planter... Vois les branches des veilleurs. »

Avoir le regard de Jérémie, retrouver l'émerveillement des amandiers, les voir tracer leur route dans le désert, « des sentiers dans la solitude », comme le promettait Yahvé à Isaïe. Devenir l'amandier, ce bouillonnement de sèves, être certain du renouvellement des choses, retrouver l'accord avec soi, Dieu et les autres, arracher et planter...

Entrer donc dans l'Avent. Le temps de l'attente, du retour, de la vigilance. L'espérance de l'avènement. Entrevoir l'étoile.

Les nuits de Lomagne, où je vis, sont parmi les plus pures de France au point que tous les astronomes du monde viennent y séjourner et veiller des nuits entières pour scruter à l'œil nu les chutes des étoiles filantes. Dans la nuit froide et bleue, une lampe torche à la main, j'entraîne les enfants dans le parc. Nuits magiques à repérer les constellations, la Petite et la Grande Ourses bien sûr, les plus faciles, mais aussi celles aux noms de légendes, la Chevelure de Bérénice, Cassiopée et Andromède, Pégase et Dragon. Albertine, ma fille, s'obstine, en se lamentant, à chercher les initiales de Thérèse de Lisieux que la petite sainte avait cru déchiffrer dans la nuit depuis le jardin de sa maison des Buissonnets...

Ces soirs-là, les grenouilles chantent horriblement dans la mare toute proche ; au fond du bois, des bêtes se cachent, sûrement des hordes de chevreuils qu'on protège des chasseurs et qui viennent y trouver refuge.

Premier jour de l'Avent, je ne sais pourquoi, chaque année c'est toujours la même émotion, la même intense ferveur qui monte de soi. Lire et relire le Psaume 24 : « Seigneur, enseigne-moi tes voies, fais-moi connaître ta route. »

Plus le monde s'abîme et plus je sacralise ma vie, celle de ma famille, de mes enfants. À la désacralisation généralisée, j'oppose, comme l'amandier, le rituel des jours et de la lumière. Qu'il y ait au moins un peu de cette lumière à laquelle je crois qui demeure éclairée sur ce petit coin de la terre des hommes.

Mais la promesse de l'Avent, l'apparition future de la

Merveille n'endorment pas la vigilance. Veiller comme l'amandier, ne pas laisser prise à la nuit du monde, s'opposer au déracinement des « veilleurs ».

Aujourd'hui, le *Prestige* s'abîme en mer. Les côtes de Galice sont déjà atteintes par la marée noire. Les galettes de fuel s'incrument dans les criques, ruinent l'économie du pays, enlisent les sables, immobilisent les oiseaux. Les images habituelles recommencent. Combien de fois, depuis les années 70, ai-je défilé dans les manifestations pour crier « Plus jamais ça ! » ? Plus jamais les Arabes jetés à la Seine ! Plus jamais les fascistes aux portes du pouvoir ! Plus jamais les sans papiers ! Plus jamais la Tchétchénie ! Plus jamais les bombes dans les synagogues ni les cimetières profanés ! Plus jamais les marées noires ! Mais les cortèges tournent en rond comme des manèges et les cris s'épuisent dans les routines.

Dans *VSD* de cette semaine, il y a un reportage insupportable. Un photographe très en vogue, Sandro Campardo, fait poser des milliers d'hommes et de femmes, volontaires et intégralement nus, dans des mises en scène intolérables qui semblent ne choquer personne. À coups de combien de milliers d'euros, *VSD* a-t-il payé le profanateur pour reproduire ces corps allongés et serrés comme des filets de harengs allant en zigzag vers la mer ? La campagne publicitaire de Kookaï l'an dernier avait déjà procuré cette même impression de malaise. Triomphe d'un féminisme vulgaire et odieux qui mettait en scène des jeunes femmes ramassant dans le lavabo, entre des poils et des che-

veux, de minuscules hommes entremêlés aux détritiques ou bien en en balayant d'autres, mêlés à des mouches et cramant sur une plaque de lampadaire halogène.

La colère n'est pas exempte de la prière. Penser au glaive des Évangiles.

Un jour, je me souviens, ce devait être en 1970, Duras me dit : « Ce que j'aime chez vous, c'est votre colère. Une colère qui n'est pas en colère mais qui veille, sereinement. » Je repense à cette phrase. À la sérénité farouche des amandiers, toujours.

Être un écrivain, c'est ne renoncer ni à cette colère ni à la ferveur.

Lundi 2 décembre 2002

Justement, écrire, continuer le labeur. Avoir cette ténacité de l'amandier, cet état de veille qui, chaque soir, contre vents et marées, me convoque pour aligner des mots, des phrases et qui, mis bout à bout, un jour, pour moi forcément magnifique, deviendront un livre, avec des lecteurs qui le liront et m'en parleront.

C'est de Duras que je tiens cette patience d'écrivain, cette volonté de ne surtout pas se décourager, mais de continuer, de poursuivre la lente germination. « Travail de moine », disait-elle, « pas de jour sans écrire », et écrire, c'est aussi tailler les arbres, tondre le gazon du parc, équilibrer les branches, embrasser les enfants. Être donc en contact constant avec l'écriture, ne jamais s'en délier. Je comprends mieux chaque jour le souci de Saint-Exupéry : nouer, rassembler, relier...

Cette ténacité à écrire, c'est ma survie. Je pense à Étienne Dumont critique littéraire de *La Tribune* de Genève qui tient sa page avec agressivité. Pas son homonyme, mon ami, le pépiniériste qui fait les plus beaux vergers, aménage les plus beaux jardins des châteaux privés et qui possède cette intelligence du cœur et de l'esprit qui font les vrais hommes de ce monde, les justes. Non, je parle de celui qui fait ce qu'on appelle de « la critique d'humeur ». Grand Intouchable, dit-on, de la critique littéraire en Suisse dont la méchanceté s'épanche avec tant de facilité que cela pourrait être presque risible s'il ne finissait pas quand même par toucher au cœur ceux qu'il accable de ses sarcasmes : Annie Ernaux, Katherine Pancol ont été ses victimes préférées, tant d'autres et... moi aussi. Dumont donc, n'a donc pas aimé mes deux livres sur Balthus. Il a le droit de le dire. Encore qu'il y ait manière de le dire... Un soir de 1995, peu de temps avant sa mort, Duras se souvenait de la haine de certains critiques à son encontre. La voix altérée, elle avait gardé cette violence sauvage qui tenait ses livres sur le fil et, les deux poings sur la table de son bureau, elle me déclara, menaçante : « Ils me donnent envie de devenir stalinienne, ils devraient se méfier. Un jour, un écrivain ombrageux, enragé d'être insulté, fera irruption dans leurs bureaux pour les descendre... Je suis même étonnée que cela ne soit pas encore arrivé. » L'histoire du tueur tué en quelque sorte...

Donc Dumont. Fou de colère, je téléphone à la rédaction. On me le passe. Il est surpris, car aucun

auteur n'ose lui téléphoner de peur des représailles. En quelques secondes, j'imagine qu'il cherche une stratégie, une façon de s'en tirer. Il croit l'avoir trouvée : « J'aime votre colère. Elle me plaît. Que n'êtes-vous toujours en colère dans vos livres ? C'est tellement plus fort ! » me dit-il. Je résiste et j'insiste sur les raisons de mon appel, il comprend alors que son esquive ne marche pas, alors il attaque : « Cette manière d'approcher Balthus avant sa mort... je n'ai pas aimé, et puis deux livres sur lui, c'est trop... » Je me déchaîne, je lui dis que personne ne peut m'interdire d'écrire, c'est-à-dire de vivre et de respirer. Est-ce que je lui reproche moi-même d'être ce tâcheron de la presse qui ne tient son existence que par la haine et le dénigrement ?

Deuxième jour de l'Avent. Je devrais travailler à m'apaiser, à réfléchir davantage sur la compassion. Étymologiquement, souffrir avec l'autre, en l'occurrence avec lui, ce critique, l'impossible écrivain, qui n'existe justement que dans le meurtre des écrivains et qui doit lui aussi souffrir forcément de quelque chose, d'une douleur secrète dont il se venge...

Continuer à écrire. Oui. Le critique de *La Tribune* m'y pousse davantage encore. Grâce à lui, jamais de basses eaux.

C'est un peu pour ça que j'ai quitté Paris. Trop de petits ayatollahs, de censeurs au petit pied. Mais je les connais, j'ai leurs noms et moi aussi j'ai ma liste noire.

Je reviens cependant un jour par semaine à Paris me replonger dans ce qui se tisse, dans les rues, dans les

musées, dans les brasseries, capter toutes les tendances, cette modernité qui rôde partout et dont je fais le plein pour écrire ensuite dans la douceur toscane de ma Gascogne. Ici, c'est le mouvement inverse de celui de Rousseau. Pas de retour à la campagne par misanthropie, mais contrairement à la déperdition ambiante, contrairement à la fuite de l'esprit, tâcher de préserver l'émerveillement, de vivre dans l'accord. Être dans cette mesure de l'accord. M'associer au chant du monde que je n'entendais plus à Paris.

Refuser surtout le désenchantement. Être dans l'état de l'apparition. L'aube, les étirements des ciels violet et rose, les cimes enneigées des Pyrénées, la cour du château, le jardin à la française, la régularité des cônes de buis, l'alignement fantasque des tuiles sur les toits des tours. Défendre cet émerveillement au prix de tous les quolibets et au risque des injures. Bobin, l'ami Bobin qui m'écrit parfois et me confie la lecture de ses petits livres qu'il donne à des éditeurs régionaux, connaît ces injures et ces sarcasmes. Mais Bobin, c'est quand même un recours contre le malheur, contre le mal d'être, une chance pour l'espérance. Un seul livre de Bobin, humilié par un critique dans un grand journal du soir comme il le fut, c'est quand même mieux que de lire tout ce que ce journaliste ne pourra jamais écrire parce qu'un livre de Bobin, c'est une faille de lumière, une trace de jour, une lueur d'aube. J'entends d'ici, de mes collines, de ces hameaux de pierres blondes qui m'entourent, les ricanements, le mépris, les petites ironies des Grands Intouchables : pas de

pitié pour ces écrivains gorgés de bons sentiments, de naïveté, de niaiserie. Mais à leur abyssale solitude, je choisis le prétendu angélisme des Bobin...

Aujourd'hui lundi, j'ai donné un cours en classe de seconde au collège de la petite ville d'à côté. Je suis peut-être un des rares professeurs d'université qui daignent encore enseigner en milieu rural. La somme d'énergie à dispenser est colossale pour faire comprendre quelque chose de cohérent dans l'histoire de la littérature. Ceux qui décident des programmes dans les bureaux lambrissés du ministère ne peuvent s'imaginer les difficultés dans lesquelles ils mettent les enseignants. L'hétérogénéité des programmes de français est telle que plus personne ne s'y retrouve. Tout est morcelé en petits fragments, en extraits de dix lignes au plus : Koltès côtoie Voltaire, Yourcenar voisine... à côté de Bertrand Visage (pourquoi lui ?) L'entrée des contemporains dans les manuels scolaires m'a toujours fait rigoler... Pour faire moderne, depuis quelques années, on donne des places exagérées à certains auteurs qui ont une œuvre modeste ou à peine ébauchée... Aimé Césaire bénéficie d'une seule page tandis que Jean-Marie Maulpoix ou Rouaud, de plusieurs... C'est à n'y rien comprendre. Ou plutôt tout se comprend. Il suffit de faire une petite enquête : qui a dirigé l'édition ? Pour quelle maison d'édition roule celui qui l'a réalisée ? Quelles tendances veut-il privilégier ? Qui sont ses amis ? etc.

Bref, en cours, je me débrouille avec ce méli-mélo auquel personne ne pige rien. Je truffe donc systématiquement

quement le programme de ce qu'oublie les consignes ministérielles et les inspecteurs généraux : je donne à lire Bossuet, Pascal, Madame de Sévigné, La Fontaine, je montre des reproductions de Philippe de Champaigne et de Poussin : autant de noms ignorés, jamais entendus, passés désormais à la trappe... Je pense à mon vieil ami de classe, Xavier Darcos, ministre délégué de l'Éducation nationale, embarqué dans une aventure impossible et qui se bat comme un diable dans un bénitier dans ce damné foutoir ! Nostalgie et tendresse pour lui. On est au début des années 60, je me souviens. Darcos est en seconde avec moi, au lycée de Périgueux. Il fait de la musique, il anime une petite troupe de théâtre, il a sur ses camarades un ascendant digne d'Augustin Meaulnes, il décide de monter une pièce de théâtre de Lope de Vega, *Le Chevalier d'Olmedo*, adaptée et traduite par Albert Camus. Darcos fait tout, les costumes, la mise en scène, il est l'esprit de la troupe, joue, fait répéter, déniche de petites salles de village où l'on se produit. Le soir, après la représentation, on dîne dans des auberges sous des pergolas de glycine au bord de la Dordogne qui coule lentement en contrebas. Il y a une douceur de vivre, adolescente. Inaugurale.

Je commence à lire le dernier *Journal* de Renaud Camus, *Retour à Canossa*, paru chez Fayard. Toujours la même dérision, le même désir de profanation. Cette fois-ci, je ne suis pas cité... Ouf ! La lecture de ce dernier tome, consacré à l'année 2000, m'écoeure et me désole. Les turpitudes dans lesquelles il veut enliser son

propre lecteur sont sans fond. Je dois être certainement demeuré car bien qu'ayant lu Genet et presque toute la grande littérature homosexuelle, je reste toujours stupefait devant le récit de ses dragues ! Kristeva elle-même, mise en cause dans le livre, ne s'en remet pas... Mais Renaud Camus raconte sa vie avec une telle complaisance, une telle impudeur et une telle impudence que cela finit par devenir pitoyable.

Tandis que j'ai fermé le livre, la pluie est tombée violemment dans la cour. Après l'averse, j'aime sentir l'odeur de l'herbe qui monte du sol. Et puis jamais le vert n'est aussi vert qu'après la pluie, jamais le vert n'atteint une telle brillance. Je reviens toujours en esprit vers Guillevic, l'ami et le maître. Aucun poète n'a aussi bien parlé de cette ardeur du vert après la pluie, de cette tension de l'herbe qui veut se hisser pour encore grandir et rejoindre le jour.

Écrire aujourd'hui, c'est un peu grâce à cette pluie si forte qui s'est soudain abattue. Grâce aussi à ce critique de *La Tribune*. Grâce aux déambulations de Renaud Camus dans les *backrooms* de Toulouse. Se dire qu'il a fallu tout cela, ces colères, ces beautés et ces pauvretés pour vivre ce seul jour.

Il est très tard dans la nuit. Les enfants dorment. La femme que j'aime m'attend sûrement en somnolant dans notre chambre. Les chats sont tous rentrés et ronronnent sur les coussins de soie. Rilke, le bas-rouge aux fesses rousses de Bambi, dort lui aussi contre la cheminée. J'écris dans la brillance bleutée de l'ordinateur comme Colette à la lueur de son fanal bleu. Au fond

de l'écran, c'est le lieu de l'écrit. L'autel. Le champ pas encore labouré. L'épaisseur des sillons. Je creuse. J'écris.

Mardi 3 décembre 2002

Toujours des averses et des arcs-en-ciel qui se succèdent. À chaque fois que s'en forme un, j'appelle les enfants. Il y a un miracle de l'arc-en-ciel, ce reliement multicolore d'une terre à une autre, cette arche qui forme diadème sur les champs. Je travaille avec Mario, au préau de la vieille grange. Taille du bois, destruction d'un énorme tonneau en cœur de chêne qui commence à s'écrouler et dont les effluves de raisin, les senteurs épaisses et centenaires de moût embaument encore les parois. Le chien ne me quitte pas d'une semelle. Il aime ces heures sûres, sans crainte d'être mis en laisse, ces instants où le sentiment de l'abandon est oublié. Dans le regard des animaux aussi parfois, on perçoit jusqu'à en pleurer soi-même, cette crainte, cette terreur parfois lisibles d'être abandonné, rejeté.

Longue conversation téléphonique avec Sylvie Germain. Nous parlons de nos livres bien sûr, de l'édition, des éditeurs, de la critique. Sylvie est pour laisser faire, pour ne pas s'en occuper. Seulement écrire, dit-elle, et conduire sa route. Moi aussi je crois à cette règle, à ce que j'ai toujours appelé « mon chemin de vérité » (mon amie Denise Le Dantec qui connaît la musique, comme on dit, m'avait mis en garde un jour où j'évo-

confier à mon existence. Mystère extrême de cette foi qui fait être en vérité et en lien charnel avec une histoire vieille de plus de deux mille ans.

Dimanche 20 avril 2003

Jour de Pâques. Le bout de l'histoire. La lumière d'or éclatée de Turner sur le Golgotha. L'espérance de la vie sans cesse renouvelée en soi. Cette certitude comme un secret livré au petit matin près du tombeau vide. Transmise au fond de soi et qui en fait son lieu.

Que faire d'autre à présent sinon répandre ce secret ?

Cet ouvrage a été imprimé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Flammarion
en septembre 2003

Cet ouvrage a été composé par
Nord Compo (Villeneuve-d'Ascq)

Imprimé en France
Dépôt légal : septembre 2003
N° d'édition : FF 814801 - N° d'impression : 65128